

COMMENTAIRE DE TEXTE EN ANGLAIS ET TRADUCTION TOTALE OU PARTIELLE DE CE TEXTE

ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

Nathalie CARON, Clotilde CASTAGNÉ-VÉZIÈS, Muriel CUNIN, Anne CHASSAGNOL,
Benjamin DELORME, Jean-Paul GABILLIET, Patrick HERSANT,
Sylvie KLEIMAN-LAFON, Ronan LUDOT-VLASAK, Céline MANSANTI, Caroline MARIE,
Claire MASUREL, Benoît TADIE Pascale TOLLANCE Anne-laure TISSUT,
Stéphane VANDERHAEGUE, Philippe VERVAECKE Kerry-Jane WALLART

Coefficient : 3 ; durée : 6 heures

Remarques préliminaires

Le texte proposé cette année au concours, un extrait de *Go Tell It on the Mountain* de l'auteur afro-américain James Baldwin, publié en 1954, avait une dimension à la fois historique, sociologique, allégorique, philosophique, et posait un certain nombre de questions proprement littéraires (rapport entre narrateur et personnage, notamment). Ces lectures ne s'annulaient pas entre elles, mais devaient être confrontées les unes aux autres ; par ailleurs, leur identification et leur bon maniement permettaient de traduire ce texte, notamment en rendant comme il se devait l'intertexte biblique, les échos grandiloquents de cette prose enflammée. Ainsi de nombreuses copies ont mal identifié le second *there* de la deuxième phrase, y voyant un adverbe de lieu semblable à celui qui le précédait, et ont tout aussi mal identifié le *there* de « there awaited him ». De même, une copie qui ne voyait pas la question noire se profiler traduisait fatalement de manière erronée *all his people*, qui devenait en français « tous ses gens » ou même, « tout le monde ».

Si l'on peut regretter le manque de rigueur ou l'extrême désinvolture caractérisant les pires copies, le jury tient néanmoins à reconnaître la qualité indéniable de nombreuses copies et le caractère honorable de nombreuses autres. En règle générale, les notes de version furent meilleures que celles du commentaire, et c'est ce déséquilibre qui explique la relativement mauvaise moyenne de l'épreuve. Ce déséquilibre devrait disparaître lorsque les candidats se seront familiarisés avec cette nouvelle épreuve, dont le jury souhaite souligner qu'elle constitue pour les candidats une chance de mieux se former.

Commentaire d'un texte

Nous rappelons avant toute chose que le commentaire est noté sur 10, à part égale, donc, avec la version. Il est important de ne pas bâcler le commentaire en raison du temps excessif passé sur la traduction ; il est important aussi de se préparer à cette épreuve nouvelle, dont nous mesurons la difficulté et la nouveauté. Nous pensons toutefois qu'il s'agit d'une chance pour les candidats de mieux se former à la rédaction de l'anglais, et qu'ils seront de plus en plus amenés, en tant que chercheurs notamment, et quelle que soit leur discipline, à produire des textes dans cette langue.

Le jury a apprécié les copies qui ont su articuler plusieurs niveaux de lecture, plutôt que de se cantonner à une seule grille d'interprétation. Ce sont ces copies qui présentaient les plus belles problématiques et qui proposaient les lectures les plus convaincantes du texte. Ce sont aussi celles qui laissaient la fin du texte « ouverte », indéfinie. Si ce texte était de nature littéraire, le jury tient à

préciser qu'il ne s'agit nullement d'une transition vers des essais, pas plus qu'il ne signale un choix définitif et exclusif : les sujets de cette épreuve seront littéraires ou non, selon les années (« un texte d'auteur [littérature, civilisation, histoire des idées] »), précise bien le texte de cadrage, qui continue à valoir – il n'est aucunement exclu, donc, qu'un texte de fiction soit choisi pour le concours de 2010). Notons qu'une copie développant systématiquement les points de civilisation pertinents, sans faire l'économie, bien évidemment, d'une véritable analyse littéraire, a reçu la note de 18 sur 20. En revanche, les copies qui prenaient prétexte de ce passage pour dissenter sur les Droits civiques ou le Rêve américain, sans aucune analyse précise, se sont vu décerner une piètre note. On n'attendait certes pas un commentaire exhaustif, mais une lecture intelligente, dynamique et claire du texte.

Nous nous félicitons par ailleurs de l'introduction dans l'épreuve commune d'un commentaire, qui permet de mieux distinguer, parmi les candidats, ceux qui ont véritablement compris le texte. Ainsi, une version pouvait révéler un contresens majeur sur les dernières ou même seulement la dernière phrase du texte, sans que cela soit un désastre pour la note finale, alors que ce contresens était fatal au commentaire. Par ailleurs, les commentaires se sont manifestement enrichis du travail de traduction, et les micro-lectures les plus convaincantes ont surtout porté sur le passage proposé pour la version.

Ce texte de Baldwin posait au premier chef la question du langage, en rapport avec celle de l'identité. Cette dimension fut repérée par toutes les bonnes copies, sans exception, et pour notre plus grande satisfaction. La langue de sermon empruntée au père de John (certains l'ont saisi), la rhétorique confuse, les rythmes binaires obsessionnels sont autant de procédés qui permettent au narrateur de faire entendre l'enfermement du personnage (« (language) is organised as a snare closing on itself, keeping the character trapped » a-t-on pu lire). Les éléments stylistiques de cette rhétorique excessive étaient abondants et évidents : épiphrases, parataxe, anaphores, archaïsmes, inversions. Il était, nous semble-t-il, difficile de commenter ce texte sans montrer qu'il était fait d'un langage presque vidé de son sens, qu'il instaurait une combinatoire folle de segments empruntés sans grand discernement au langage des prédicateurs évangéliques, qu'il charriait des tropes épuisés et mécaniques. Le personnage est manifestement aliéné par la voix du père. Cette question de la filiation impossible aurait gagné à être éclairée par l'histoire des Etats-Unis, au passé colonial, dont le destin littéraire a connu un affranchissement de la voix et des textes américains.

L'un des pivots de ce texte est évidemment le jeu qui s'instaure entre personnage principal et narrateur, voix blanche, discrète, qui se fait pourtant bien le relais ironique d'un *stream of consciousness* délirant. Les thèmes de l'intériorité et de l'extériorité, qui structurent le texte, prenaient ainsi une dimension métatextuelle qui pouvait être analysée en seconde (dans le cas des plans binaires, parfaitement admis) ou en troisième partie d'un devoir qui aurait eu à cœur de développer cette même problématique. On ne peut pas parler ici d'*unreliable narrator* même si le recours à l'expression indiquait une compréhension certes maladroite mais réelle de ces distorsions de points de vue. Il est malgré tout évident que dans ce creux entre deux voix, se joue le sens du texte (une excellente copie repère ainsi : « The opposition between religion and political fight for equal rights is made clear in the last paragraph. There the author's voice must be separated from its character's voice, since though the text is concluded by the religious speech, it is rather the social analysis that prevails »). Les candidats qui avaient perçu l'ironie, ou à tout le moins l'ambiguïté, du texte, ont inmanquablement vu leur note grimper. On pouvait également très légitimement parler de comique pour décrire l'enflure langagière de ce personnage, et il semble que les candidats n'aient pas suffisamment osé aller dans ce sens. Enfin, un repérage de l'âge probable (mais certes tu dans cet extrait) du personnage permettait de décrire cette démençe comme le simple fait de l'imagination enflammée d'un très jeune homme – il est adolescent.

Se fait jour également dans ce passage une évocation indirecte de la discrimination et de la ségrégation, comme, plus globalement, de la haine des blancs à l'encontre des noirs, dans ces Etats-Unis qui précèdent l'acquisition des droits civiques par les noirs (*Civil Rights Act* de 1964 et *Voting Rights Act* de 1965). C'est en 1954 que l'arrêt de la Cour suprême, *Brown v. Board of Education of Topeka, Kansas*, lança le processus de la déségrégation scolaire et c'est quelques mois après la parution du roman de Baldwin, en décembre 1955, qu'eut lieu le boycott des autobus à Montgomery, en Alabama, auquel participa Rosa Parks, fréquemment citée dans les copies. Il fallait voir cette

évocation, bien sûr, mais aussi, et cela a été fait par certains candidats, bien voir qu'elle était, justement, indirecte, que le personnage est si bien aliéné qu'il peine à faire sens. La question noire pouvait être lue à la lumière des philosophies existentialistes, qui en sont d'ailleurs contemporaines ; ainsi, le verbe de *smirk* a été repéré par bon nombre de candidats comme l'un des signes discrets de cette dimension pourtant séminale dans le texte. Autour de cette question, on pouvait faire référence, comme beaucoup de candidats ont su le faire, à *Invisible Man* de Ralph Ellison, paru seulement deux ans auparavant.

Les candidats ne doivent pas hésiter, quand une référence est pertinente, à la placer dans le corps du développement et à l'exploiter sur plusieurs lignes ; trop souvent, les références littéraires ou civilisationnistes n'apparaissent qu'en passant, en introduction ou en conclusion, sans que leur pertinence soit jamais véritablement établie. En règle générale, nous mettons les candidats en garde contre le *name-dropping*, les noms qui défilent sans rime ni raison et qui tiennent lieu de développement. Ce fut bien souvent le cas des transcendentalistes, Emerson et Thoreau, convoqués sans raison véritable (alors que dans l'introduction d'une bonne copie, on a pu lire que le personnage prônait, à la suite de ces penseurs, un retour à la nature et un refus concomitant du matérialisme ; ce n'était sans doute pas la lecture la plus juste, du moins ces candidats soulignaient-ils la pertinence de leur référence à ces auteurs). Les références à la littérature française ne sont pas nécessairement malvenues, et il est évident qu'on ne peut pas toujours attendre de non-spécialistes des références pertinentes à foison. Un commentaire bien mené, bien écrit, qui comprend le texte proposé, sans pour autant jeter de ponts vers d'autres œuvres, peut espérer une note très honorable. Le seul intertexte dont on ne pouvait ici faire l'économie était celui de la Bible ; il s'agit là de références essentielles dans la compréhension de la culture américaine, notamment de la littérature américaine, qui en est imprégnée jusqu'à la saturation. Le jury a su apprécier les copies qui révélaient des connaissances religieuses solides, évoquaient le protestantisme et non le catholicisme, et où étaient déchiffrées certaines des références vétéro- et néo-testamentaires du texte. D'une manière générale, on ne saurait trop encourager les candidats à améliorer leur connaissance de la littérature et de la civilisation anglo-saxonnes, comme leur culture générale. Si les références anachroniques à la renaissance d'Harlem n'ont pas été lourdement pénalisées, celles au statut d'immigrant de John ont été du plus mauvais effet.

L'aliénation raciale de John pouvait également être mise en relation avec le thème de la grande ville moderne, qui déshumanise ceux qui y vivent (« like an engine »). Certains candidats se sont du reste concentrés sur l'analyse de l'espace, ce qui pouvait donner lieu à une problématique tout à fait intéressante. Ainsi, le passage d'un ancrage référentiel précis à une ville mythique était symptomatique d'un mouvement général du texte du réalisme vers la folie expressionniste. Cette perspective permettait de balayer les oppositions très marquées, qui se jouent surtout autour de la description du lieu ; le renversement qui intervient au beau milieu du passage (« from illusion to delusion », comme le dit joliment et justement une copie) ; le mur qui mime le fossé entre les deux couleurs de peaux ; les jeux entre les différentes temporalités, passée, présente et future ; les références, si centrales dans l'imaginaire américain, à la « cité sur la colline » (« the city upon a hill », expression issue du Nouveau Testament, puis reprise par le fondateur de la colonie du Massachusetts, le puritain John Winthrop) ou encore à Jérusalem ; les échos bibliques de ce passage, à mettre en relation avec le titre de l'œuvre, mais aussi l'intertexte de Dante et de Bunyan, qui proposent justement tous deux une représentation spatiale du salut de l'âme ; le caractère convenu de cette situation, présentant un héros à la croisée des chemins. Plusieurs copies ont pensé à rappeler que New York pouvait valoir comme paradigme de la ville moderne, et qu'ici cette ville moderne était présentée comme un espace de perdition rappelant Babel, autre nom de Babylone. Plusieurs copies aussi ont su décrire la naïveté de ce personnage qui voit une analogie entre sa position géographique élevée et son ambition ; il y a là une dérision du narrateur devant ce motif emprunté au roman du XIX^e siècle.

D'autres commentaires se sont attachés à décrire, avec parfois beaucoup d'intelligence, un texte placé sous le signe de la subversion, avec des allusions à l'Apocalypse (« John ») ; une distorsion de la prophétie et de la figure christique, qui devient une sorte de tyran ; une dimension faustienne à la fin du texte - autant d'éléments qui signalent le rejet de la figure paternelle, mais aussi

du modèle américain (« the classical device of interior monologue changes into a dramatization of the spiritual struggle within, caused by temptation, allowing the author to dramatize the gap between American Christian ideology and its reality of injustice, and the distortion of the Gospel's promises in modern society, by developing an insistent intertextuality with scriptures, through references, allusions and pastiche of the biblical style », c'est ainsi qu'une copie notée 18 développe sa problématique en introduction). On pouvait fort bien, dans cette perspective, faire un sort à la folie du personnage et revenir sur cette question de la langue qui s'emballe.

Le jury tient enfin, et peut-être surtout, à insister sur les questions de méthode. Trop de copies se résument à une paraphrase plus ou moins heureuse. Trop de copies adoptent un plan qui se contente de juxtaposer trois pans mornes et monolithiques sans développer un point de vue sur le texte, une lecture construite en plusieurs temps. Un plan doit être dynamique, et c'est ainsi que les candidats peuvent s'assurer que leur problématique est opératoire. A ce sujet, nous n'excluons pas *a priori* le commentaire linéaire, mais il n'est pas toujours astucieux (les commentaires linéaires sont rarement synthétiques et conduisent à des redites ; ils se perdent dans les détails et peinent à proposer une vision originale), et ce texte-ci, en tout cas, ne s'y prêtait certainement pas. Nous avons conscience que les khâgneux étaient, bien peu de temps avant de passer le concours, des lycéens très peu entraînés à rédiger en anglais et peu familiers de la littérature ou la civilisation anglo-saxonnes, mais une meilleure maîtrise de la rhétorique du commentaire, une plus grande adresse dans la rédaction d'une introduction et notamment de son amorce, tout cela leur vaudrait assurément une nette augmentation des notes de commentaire. Par exemple, la problématique gagnerait souvent à ne pas être formulée comme une question, ni même par une série de questions ; les meilleures problématiques que nous avons rencontrées se développaient sur une, deux voire trois phrases affirmatives, ce qui leur permettait de mieux se nouer, de camper un véritable cadre d'analyse. En tout état de cause, l'approche doit être bien définie, le commentaire doit guider son lecteur.

Malgré ces diverses réserves, nous avons constaté avec plaisir une réelle capacité, chez les candidats, à rédiger un commentaire en anglais. Quelques copies sont restées frustrantes en raison d'une langue maladroite, agrammaticale même, qui pouvait en effet faire barrage à un contenu qu'on sentait prometteur. Cette épreuve reste, par-delà les difficultés méthodologiques qu'elle peut poser, une épreuve de langue, et on ne saurait trop encourager les candidats à améliorer leur anglais écrit. Le jury suggère par ailleurs que les candidats se servent du dictionnaire pour le commentaire autant que pour la version, afin de vérifier la construction de certains verbes, par exemple, ou l'orthographe d'usage de certains mots. Nous sommes convaincus que cette nouvelle épreuve sert les candidats, qu'ils l'ont cette année affrontée honorablement, et que cette pratique de la rédaction servira les futurs chercheurs des disciplines autres que les études anglo-américaines, confrontés à un besoin grandissant de lire et de comprendre des textes en anglais, comme de rédiger, pour tout ou partie, leurs travaux en anglais.

Traduction d'une partie ou de la totalité du texte

Traduction proposée

C'était la clameur des damnés qui emplissait Broadway, où les automobiles, les autobus et le flot des gens pressés disputaient à la mort le moindre pouce de terrain. « Broadway », le chemin large : il était large en effet, le chemin qui menait à la mort, et nombreux étaient ceux qui l'empruntaient, mais le chemin menant à la vie éternelle, celui-là était étroit et rares étaient ceux qui le trouvaient. Mais il ne désirait pas ce chemin étroit que suivai(en)t tous les siens / tout son peuple ; les maisons ne s'élevaient pas pour transpercer, eût-on dit, / comme pour transpercer les nuages immuables mais elles se tenaient pelotonnées / elles s'entassaient plates, abjectes, au ras du sol

crasseux, où les rues, les couloirs et les chambres étaient sombres, et où persistait une odeur tenace / flottait un perpétuel relent de poussière, de sueur, d'urine et de gnôle de fabrication artisanale / frelatée. Sur le chemin étroit, celui de la croix, ne l'attendait qu'éternelle humiliation, tout comme l'attendaient un jour une maison comme celle de son père, une église comme celle de son père et un métier comme celui de son père ; là, avec le temps, la faim et le labeur le rendraient vieux et noir. Le chemin de la croix n'avait rempli sa panse que de vent et avait courbé le dos de sa mère ; ils n'avaient jamais porté de beaux vêtements, mais ici, où les édifices défiaient la puissance de Dieu, où les hommes et les femmes ne vivaient pas dans la crainte de Dieu, ici il pourrait manger et boire tout son soûl, parer son corps d'étoffes somptueuses, magnifiques d'aspect et délicates au toucher. Mais qu'advierait-il alors de son âme, qui un jour, allait mourir et se présenter nue, le jour du jugement, devant le tribunal de Dieu ? A quoi lui servirait d'avoir conquis la ville, ce jour-là ? Pour un seul instant de confort, jeter bas les gloires de l'éternité !

Nous reprenons à notre compte les conseils consignés dans les précédents rapports et rappelons tout d'abord aux candidats l'importance cruciale de la correction syntaxique et orthographique de leur version, puisque cette épreuve est autant une épreuve de français que d'anglais. Un barbarisme ou une faute de grammaire sont sanctionnés plus gravement par le jury qu'un faux sens ou même qu'un contresens lexical. Par ailleurs, les fautes de ponctuation, les accents ou les majuscules omis sont également comptabilisés, et sont des erreurs aisément évitables.

L'extrait soumis cette année à la sagacité des candidats ne présentait aucune difficulté grammaticale réelle, ni aucun passage périlleux. Il convenait de scruter minutieusement ces phrases, afin d'éviter de traduire *few* par « quelques », par exemple, et surtout, de relire soigneusement le texte français pour s'assurer que ne s'y trouvent aucun calque, aucune maladresse. Enfin, l'usage du dictionnaire est à la fois une chance pour les candidats de ne plus enchaîner les contresens sur les phrases rédigées dans un vocabulaire riche, voire rare, mais aussi un danger ; manifestement, certains candidats ont consacré trop de temps à chercher des mots qui devaient être connus, et perdu beaucoup de points sur les dernières phrases, traduites vite et comme au fil de la plume par manque de temps.

1. *It was the roar of the damned that filled Broadway,*

L'absence de « c'était » (ou de « c'étaient » lorsque le sujet réel était un pluriel) a été sanctionnée. L'emploi du passé simple est injustifié ici, comme partout ailleurs dans ce texte qui décrit une action prolongée dans le passé. Le verbe devait donc être conjugué à l'imparfait. Il convenait pour *roar* d'utiliser son dictionnaire avec discernement (encore que son usage puisse en sembler superflu pour ce mot qui n'est pas rare), et de ne pas traduire par « grognement » ou « mugissement », par exemple, termes certes souvent employés pour écrire le cri de certains animaux, et que les candidats ont manifestement extraits d'une lecture rapide de l'entrée. En revanche, « grondement » ou encore « rugissement » étaient possibles, tout comme, plus simplement, « hurlements ». La traduction de « the damned » par « le damné », ou d'ailleurs par tout autre singulier (« la damnation », « le diable »), trahissait un manque grave de connaissance de la grammaire (l'adjectif, y compris, souvent, substantivé, est invariable en anglais) ou, dans le meilleur des cas, une absence de logique qui furent pénalisés. Enfin, l'expression de « les rues de Broadway » révélait une lacune de culture générale, puisque Broadway est une avenue et non un quartier de New York (de la même façon, l'étoffement de *where* par « quartier dans lequel » ne convenait pas, même si le principe de l'étoffement était entièrement justifié).

2. *where motor cars and buses and the hurrying people disputed every inch with death.*

La répétition du *and*, emphase courante en anglais, était extrêmement maladroite en français si elle était traduite littéralement (et... et). Rappelons qu'une telle parataxe est bien mieux rendue en français par une absence de tout « et », absence qui rend compte d'une accumulation (« où automobiles, autobus et flot des gens pressés » était une possibilité de traduction très acceptable). La traduction de *motor cars* par « moteurs de voiture » a été lourdement pénalisée, là encore parce que ce choix trahissait des lacunes graves de la grammaire élémentaire de l'anglais. Les candidats doivent ne pas perdre de vue le bon sens, et ne pas traduire, par exemple, « une foule pressante », absurde. La

transposition de « la précipitation des gens » était possible en théorie, mais impossible dans ce contexte syntaxique. Il fallait par ailleurs ne pas confondre « empressé » et « pressé » : si ces deux adjectifs appartiennent à la même famille de mots, ils ne sont absolument pas synonymes. L'adoption du système métrique, qui donne « centimètre » pour « inch », a été volontiers admise, mais on ne pouvait parler de « parcelle », bien trop grande. « Pouce » et « pied » étaient possibles, mais seulement suivis de l'expression coutumière « de terrain ». Enfin, « avec la mort » était un calque grossier, comptabilisé comme une faute de syntaxe grave.

3. *Broadway: the way that led to death was broad, and many could be found thereon;*

Ce segment posait des questions de méthode au candidat, dans la mesure où le narrateur joue sur les mots et développe le sens à partir d'un nom propre. « Broadway » devait évidemment apparaître dans la version, avec des guillemets, mais ne pouvait être traduit (rappelons qu'en règle générale, il convient de ne pas traduire les noms propres). Il fallait ensuite expliciter en insérant une traduction française. Nous rappelons que les notes en bas de page sont réservées aux traductions du commerce. Autre question de méthode, les italiques du verbe *was*. Il s'agit là d'un procédé courant en anglais, et qui requiert un étoffement en français ; « en effet », « effectivement », « bel et bien », « oui, il était large », sont autant de solutions qui furent volontiers acceptées. On pouvait traduire *way* par « chemin », « voie », mais sans doute pas par « route », et il fallait en tout état de cause veiller à conserver le même terme tout au long du texte. Le modal *could* n'a pas ici son plein sens lexical, et il était maladroit de le traduire par « pouvoir » ; comme avec les verbes de perception et d'intellection, il disparaît normalement en français. Cette seconde proposition ne posait pas de problème de syntaxe, ni de vocabulaire (si l'on décomposait bien « thereon » plutôt que de proposer une traduction fantaisiste), mais le jury a pu lire beaucoup de traductions bancales ou maladroites, voire, d'incorrections, qui signalaient un manque de distance : « beaucoup de personnes pouvaient y être rencontrées », par exemple (de la même façon, pour le segment suivant, nous avons lu des maladresses telles que « peu étaient ceux qui »).

4. *but narrow was the way that led to life eternal, and few there were who found it.*

Ce segment ne posait là encore pas de grosse difficulté ; certains candidats ont traduit « narrow » par des attributs impropres, tels que « étriqué » ; d'autres ont conjugué ces verbes au passé composé, qui ne convenait pas. Surtout, une confusion entre *few* et *a few*, point de grammaire dont on était en droit d'exiger la connaissance chez des khâgneux, était ici fatale au sens. La mise en relief de l'adjectif *narrow*, antéposé, était préférable en français comme en anglais, mais un rétablissement de l'ordre convenu des mots n'a pas été sanctionné.

5. *But he did not long for the narrow way, where all his people walked;*

L'ignorance du sens précis de *long for* a amené de nombreux contresens (« longer », « s'attarder sur »), ou des (« vouloir »). Il convenait également de veiller à la correction de la construction en français ; ainsi, « aspirer à un chemin » n'est pas grammatical (« il n'aspirait pas à emprunter le chemin » était, au contraire, une traduction possible). Comme le premier *where*, dans le segment 2, et comme ceux qui suivent, dans les segments 6 et 8, cet adverbe interrogatif ne pouvait être traduit par « là où » ou par « dans lequel », maladroits.

6. *where the houses did not rise, piercing, as it seemed, the unchanging clouds,*

Là encore, la difficulté résidait surtout dans la correction et l'élégance du français ; bien des copies ont sombré dans le non-sens, non pas du fait d'une mauvaise compréhension du sens anglais, mais d'une mauvaise restitution et d'une formulation aberrante en français. Ainsi, les calques plus ou moins maladroits de « as it seemed » se sont multipliés, tandis que les nuages devenaient, ici, « sempiternels », là, « inchangeables ». De même, un peu de bon sens pouvait permettre aux candidats de voir que si ces nuages pouvaient être « toujours identiques », ils ne pouvaient être seulement « identiques ».

7. *but huddled, flat, ignoble, close to the filthy ground,*

La compréhension de *huddle* aurait dû être obtenue d'une lecture avertie de l'entrée dans le dictionnaire, ce qui aurait évité des contresens tels que « se tapir », « s'aligner » ou encore, « se recroqueviller ». « Close to » a donné lieu à des maladroites (« au niveau du sol ») voire, à des contresens (« à même le sol », « contre le sol »). D'un point de vue syntaxique, la formulation du segment précédent, dans certaines copies, amenait les nuages au premier plan, qui se voyaient devenir le sujet de cette proposition ; ce problème de portée faisait contresens puisque l'action décrite ne saurait être imputable à ces phénomènes atmosphériques.

8. *where the streets and the hallways and the rooms were dark,*

Ce segment a été dans l'ensemble bien traduit et ne présentait de fait guère de difficulté. Peut-être fallait-il seulement veiller, ici aussi, à ne pas traduire chaque *and* par « et », ou bien à éviter, pour traduire *hallway*, « vestibule », qui campe une maison bien plus luxueuse que ne le sont manifestement celles décrites par le narrateur.

9. *and where the unconquerable odor was of dust, and sweat, and urine, and homemade gin.*

Calquer la structure anglaise (« l'odeur était de poussière ») a coûté bien des points à des candidats qui auraient pu, en se relisant attentivement et avec un peu de distance, se corriger (« l'odeur était celle de la poussière »). Un même souci de distance objective permettait d'éliminer « inexpugnable » ou, pire, « impérissable », impropres, sans compter un calque lexical qui faisait barbarisme, *inconquérable. Les connotations véhiculées par *sweat* se perdaient en partie avec « transpiration » (que nous avons pourtant accepté), bien moins préférable que « sueur ». Le terme de *gin* signifie ici sans doute, en argot américain, « gnôle », « tord-boyau », mais une traduction littérale était évidemment acceptable. Quant à *homemade*, il s'agissait probablement d'un euphémisme, et l'adjectif désigne probablement de l'alcool « clandestin », « fabriqué en douce » ou même « frelaté », « trafiqué ».

10. *In the narrow way, the way of the cross, there awaited him only humiliation for ever ;*

Comme nous l'avons déjà signalé dans le propos liminaire, traduire *there* par un adverbe locatif signalait non seulement une faute de grammaire (le verbe conjugué n'aurait ainsi pas de sujet), mais aussi une copie qui n'aurait pas vu la rhétorique spécifique du texte. Évidemment, il était pire encore de voir que *there* était un sujet vide, mais de le traduire par l'impersonnel « il » (« il ne l'attendait que », non-sens total). Le passage au pluriel du dernier substantif (« des humiliations éternelles ») était injustifié et a été sanctionné comme un contresens (il en est allé de même dans le segment 14, où rien ne justifiait la traduction de *power* par « les pouvoirs »). Quant à la traduction de *for ever* par « à jamais », elle était maladroite.

11. *there awaited him, one day, a house like his father's house, and a church like his father's, and a job like his father's,*

Il fallait veiller à ne pas tomber dans un registre familier, absolument inadapté à ce texte, en traduisant *one day* par « un de ces jours », ou *job* par « boulot » ou pire encore, « job ». S'il a été sanctionné dans le segment précédent, le conditionnel (de futur dans le passé) était possible ici (« l'attendrait ») dans la mesure où *one day* dessine les contours d'un futur. Répéter la traduction adoptée pour « like his father's » était entièrement admissible, mais modifier à l'infini cette même traduction ne l'était pas. Enfin, de nombreux candidats se sont vus sanctionnés pour la faute de français qui consiste à ne pas conjuguer un verbe au pluriel suivi de plusieurs sujets (« l'attendait ... une maison... et une église... et un métier »).

12. *where he would grow old and black with hunger and toil.*

On ne pouvait traduire *where*, ici, par « là où » ni par « où », qui n'acceptent pas « emploi » comme antécédent. L'adverbe « y » était envisageable seulement si l'on coupait la phrase d'un signe de ponctuation forte, un point virgule de préférence. Il convenait, pour traduire « grow old and black », de bien veiller à rendre l'idée de transformation associée avec les adjectifs ; ainsi, « il

vieillirait en homme noir » était un faux-sens. Enfin, il fallait absolument éviter le calque de *with* traduit par « avec », qui faisait presque non-sens.

13. *The way of the cross had given him a belly filled with wind and had bent his mother's back :*

Il fallait ici repérer le *past perfect*, à traduire par un plus-que-parfait ; nous avons été d'autant plus vigilants et sévères ici que ce texte ne se distinguait certes pas par un système de temps verbaux complexe. Le jury a lu beaucoup de fautes de construction autour du verbe « courber » ; si on peut courber l'échine, on ne peut guère courber celle de son voisin, si bien que « lui avait courbé l'échine » était aussi incorrect que « avait fait courber l'échine de sa mère ».

14. *they had never worn fine clothes, but here, where the buildings contested God's power and where the men and women did not fear God,*

Le jury a jugé fort bienvenue la traduction de *they* par on : « Chez eux, on n'avait ». Bien des adjectifs étaient possibles pour la traduction de *fine*, mais son équivalent étymologique français, « fin », était malheureusement un contresens. *Here* devait être traduit par « ici » et non par « là », contresens qui mettait en péril non seulement le sens de la phrase mais aussi du passage tout entier. La traduction de *contest* par « rivaliser avec » était un faux-sens, presque un contresens, puisqu'elle investissait ces sujets d'un pouvoir qu'ils ne possèdent certes pas. Enfin, « pouvoir » a été accepté pour *power*, même s'il est plus adéquat de parler de la « puissance » de Dieu.

15. *here he might eat and drink to his heart's content and clothe his body with wondrous fabrics;*

Le seul modal pouvant entraîner des fautes chez les candidats les moins aguerris à la grammaire anglaise se trouvait dans ce segment. Il s'agit du prétérit de *may*, employé ici dans son sens de permission accordée, le prétérit se justifiant par la concordance des temps. Si *may* aurait ici une valeur future, *might* en a une de futur dans le passé, donc : « il pourrait ». Beaucoup (trop) de versions ont tenté de conserver l'image du cœur, sans qu'aucune solution satisfaisante ne soit possible dans cette direction. « Tissus » a été accepté pour *fabrics*, mais ce terme plat ne rend pas compte de la préciosité de la prose de cette phrase ; il valait bien mieux opter pour « étoffes ».

16. *rich to the eye and pleasing to the touch.*

Si beaucoup de traductions ont enchaîné, sur ce segment pourtant court, les maladresses (« riches à l'œil »), le jury s'est avéré globalement indulgent, puisqu'il s'agissait d'un passage difficile à rendre.

17. *And then what of his soul, which would one day come to die and stand naked before the judgment bar?*

Si ce passage est conjugué au futur dans le passé, il n'est nul besoin de le traduire au futur ; il fallait donc opter pour le mode conditionnel. C'est sans doute cette phrase qui a donné lieu aux fictions les plus fantaisistes et improbables, ce qui amène le jury à rappeler une fois de plus qu'il convient de faire preuve de bon sens, de se mettre à l'écoute du contexte narratif et d'éviter de véritables aberrations. Traduire au fil de la plume n'est jamais possible, et il faut absolument bien utiliser son temps, afin de ne pas perdre plusieurs points sur les dernières phrases en se retrouvant contraint de les traduire dans la précipitation. Pour « before the judgment bar », le jury a apprécié les versions qui prenaient du recul et avaient recours à des modulations telles que « devant ses juges », « le jour du jugement, devant le tribunal de Dieu », « à la barre du jugement dernier », « au jour du jugement dernier » ; évidemment, une traduction littérale était malencontreuse.

18. *What would his conquest of the city profit him on that day?*

Un point de grammaire de base, la distinction entre *this* et *that*, a valu des points en moins à certains candidats que nous avons espéré distraits. Pour le reste, une fois de plus, il convenait d'éviter les maladresses de formulation (« En quoi tirerait-il bénéfice », par exemple).

19. *To hurl away, for a moment of ease, the glories of eternity!*

Le calque se profilait dans bien des copies derrière « aise », pour *ease*, ce qui constituait un faux sens grave. Des problèmes de pertinence lexicale se posaient ici pour la traduction de *hurl away* : « se débarrasser de » relève d'un registre trop bas, et c'est *a fortiori* le cas de « envoyer valser », ou encore « envoyer paître ». Enfin, nous avons lu des contresens sur le sens de la phrase entière ; il fallait comprendre que cette éventualité est d'emblée rejetée par le narrateur, non pas qu'il l'envisage sérieusement, et qu'elle vient en réponse à la phrase précédente.